

La Jeune Garde

Organe des Jeunesses Socialistes de la Seine (S. F. I. O.)

Bimensuel paraissant le samedi

24 OCTOBRE 1936 - N° 7

RÉDACTION, ADMINISTRATION : 7, Rue Meslay

PRIX : 0 fr. 50

Fascisme et Démocratie

Depuis le 6 février 1934, époque où tous les travailleurs français prirent conscience de la gravité du péril fasciste, la lutte contre les « ligues » s'est surtout poursuivie sur le plan purement parlementaire, au nom de la « démocratie » et de la légalité bourgeoise.

L'illusion s'est répandue que le vieil appareil démocratique de l'Etat bourgeois, utilisé légalement par de sincères républicains constituait un barrage suffisant contre l'action réactionnaire des trusts et de leur armée.

Le fascisme cherche sa voie en utilisant la misère des masses travailleuses, en se servant de formules démagogiques et de la peur qu'inspire encore le marxisme à certaines couches de la paysannerie.

Si La Rocque et Doriot n'ont pu jusqu'ici construire un mouvement plus sérieux, c'est d'une part par l'union des travailleurs au sein du Front Populaire ; mais aussi parce que le capitalisme français n'a pas encore complètement mis sur l'aventure fasciste et ne se résoudra à jouer cette dernière carte que quand il aura épuisé toutes les possibilités que lui donne la « démocratie » en régime capitaliste.

Car c'est en définitive à lui seul que profite la démocratie. Peut-on faire la balance égale entre ceux qui possèdent le crédit, les usines, la presse, les moyens de corrompre et de mentir, et ceux qui luttent pour leur émancipation ?

Dès que le prolétariat emploie des moyens de lutte directe, qu'il occupe les usines, qu'il tente de s'organiser pour sa défense, c'est au nom de la démocratie, de la légalité, qu'on lui interdit de se servir de ses meilleurs moyens d'action.

Les travailleurs sont dans l'obligation de combattre contre la légalité pour triompher ; c'est d'ailleurs ce moment qu'attendent les fascistes pour essayer de les enfermer dans cette contradiction : ou capituler ou rester « démocrates » et respectueux du régime républicain bourgeois. Si la lutte continue, alors les fascistes eux-mêmes sortent, bien souvent avant la classe ouvrière, hélas ! des règles qu'ils n'ont pu imposer et passent eux aussi à l'action directe.

La tragique expérience de la social-démocratie allemande et autrichienne nous montre que dès que le parlementarisme, la légalité deviennent un frein à l'action du capital, celui-ci n'hésite pas à abattre l'un et l'autre et à instaurer par la force sa dictature.

Ne restons pas désarmés devant des ligues puissantes. Ne

EN SUIVANT LA RÉVOLUTION ESPAGNOLE

AVEC LES MILICIENS DE BARCELONE

La Caserne

Dans les derniers jours d'août, au milieu d'un ciel sans nuages, le soleil dévore l'asphalte des chaussées. Place d'Espagne, un vaste cercle où véhicules et tramways tournent autour d'une fontaine. D'un côté, les arènes de toureaux ; de l'autre, l'entrée monumentale de l'exposition universelle de 1929 qui devait consacrer le triomphe du dictateur Primo de Rivera et de son monarque Alphonse XIII mais qui, par ironie, coïncide avec la chute du premier et l'agonie du second. Un poste de garde arrête la voiture. D'une sorte de cabane aux murs faits de sacs de sable et dont le toit consiste en une voile de navire,

créons pas l'illusion qu'on peut vaincre le capitalisme par un bulletin de vote ou une action à l'intérieur du régime lui-même.

On ne peut pas soulager le sort des travailleurs sans bousculer les vieilles règles de « démocratie » bourgeoise, sans s'attaquer au régime lui-même.

Le fascisme n'attendra pas que des hommes raisonnables aient réussi à faire comprendre à leurs concitoyens les bienfaits d'une nouvelle nuit du 4 août pour s'emparer du pouvoir.

C'est tout de suite qu'il faut que les travailleurs luttent pour la vraie démocratie : le pouvoir économique aux mains de tous, pour le bien de tous, en un mot pour le socialisme.

C'est dès maintenant qu'il faut engager la lutte contre le fascisme, non plus en se faisant les champions d'une démocratie vieillie et périmée, d'une légalité qui s'effondre sous les secousses de la lutte des classes, mais par des méthodes révolutionnaires pour le socialisme.



sortent deux miliciens de la C.N.T. qui inspectent les papiers d'identité, et nous indiquent ensuite la rue de Tarragone où se trouve la caserne « Lénine » du P.O.U.M.

Au milieu de la rue, enveloppée de poussière brûlante, se dresse un immense édifice au sommet duquel flotte le drapeau rouge, timbré du marteau et de la faucille avec les lettres P.O.U.M. C'est là. Une vigoureuse odeur de croûtes le confirme. Le bâtiment est, en effet, l'ancienne caserne du 10^e régiment de cavalerie. Ce régiment sortit au petit jour le 19 juillet pour occuper la place de Catalogne ; mal lui en prit, car il se fit décimer par les ouvriers armés et les gardes d'assaut au moment où, dans une grande charge, il voulut délivrer l'hôtel Colon...

Dans la première cour à arcades, une petite avancée frappe dès l'abord, désignée par une inscription en relief dans la pierre : « In hoc signo vincas » (sous ce signe tu vaincras) ; le 10^e régiment a été victime d'une erreur historique, sans doute, car il a été bien battu, et, pour le témoigner, la croix, qui surmontait l'inscription, git à terre, en morceaux. Les camarades du P.O.U.M. ne nous cachent pas leur intention de la remplacer par l'insigne communiste ce qui donnerait à l'inscription une valeur nouvelle...

La vie des miliciens

Nous visitons la colonne internationale du P.O.U.M. où se trouvent nombreux des Allemands, des Italiens parmi lesquels le commissaire militaire (ancien officier de la grande guerre) et le commissaire politique, membre du Parti maximaliste. Il y a aussi des Français, entre autres le gérant d'« Alger Socialiste » et nos camarades Sandler et Du crabon respectivement de la 5^e et de la 17^e sections de la Seine...

La chambrée, très grande, s'ouvre sur une galerie couverte et l'ombre fraîche qui y règne contraste violemment avec la lumière torride de la cour.

La colonne Lénine attend des armes pour partir à Huesca ; mais les jours passent car les armes se font attendre... C'est d'autant plus navrant que parmi les camarades de tous pays qui sont là, nombreux sont les officiers et militaires expérimentés.

En descendant, nous jetons un coup d'œil sur l'écurie, où les chevaux sont librement rangés, selon le principe individualiste cher à ce pays, quand ils ne se promènent pas tout aussi librement dans la cour, sans autre dommage. Un tour à la cuisine, remarquablement propre et rangée, où le volume du cuisinier, selon toutes les traditions, paraît garantir l'excellence des mets.

Et nous remontons visiter une section espagnole. Les camarades nous font un accueil chaleureux, heureux d'être soutenus dans leur lutte par des étrangers amis. Ils sont pleins d'enthousiasme et ne se plaignent que d'une chose : de n'avoir pas d'armes pour aller montrer aux fascistes de quel bois ils se chauffent ils sont là 800 à bouillir de défendre la cause du prolétariat au prix de leur chair et de leur sang. En attendant, ils se plaisent bien dans leur caserne, dont le nom ne recouvre plus la même réalité que sous le régime bourgeois, puisqu'une égalité et une grande liberté y règnent. La discipline y est consentie de grand cœur et d'ailleurs élaborée par tous ; et c'est fièrement que les miliciens nous montrent le tableau de leur emploi du temps.

Emploi du temps. — 7 h. : lever, toilette ; 8 h. : déjeuner (café... lait ou ce qu'on désire) ; 9 h. : instruct. militaire ; 11 h. : conférence ou cinéma éducatif ; 12 h. 30 : déjeuner ; 1 h. 30 : repos ; 14 h. 30 : instruction et tir ; 18 h. : repos et promenade ; 19 h. 45 : dîner ; 21 h. : promenade ; 23 h. : silence. Jeudi, samedi et dimanche, quartier libre.

Les miliciens nous distribuent aussi un petit tract, intitulé : « le décalogue du milicien », qui leur recommande d'être dévoué à sa cause, bon camarade, discipliné, de s'instruire et de partager

ses connaissances avec ses camarades, de donner toujours l'exemple du respect humain, du courage, de l'esprit d'organisation et du dévouement à la cause commune.

Organisation

Nous faisons rapidement le tour de la lingerie et de l'infirmerie et nous rejoignons dans son bureau encombré de linge, de tabac et de bien d'autres produits, le camarade Luis Bovera, commissaire à l'administration de la caserne, et déjà parfaitement en possession de ses fonctions. Il délivre chaque jour 17 kilos de pommes de terre, 70 kilos de



Défilé du P.O.U.M.

viande, 700 paquets de tabac, 40 kilos de haricots, 60 de vermicelle, 70 kilos de poisson, 30 litres d'huile, 150 litres de vin, 50 boîtes de lait condensé, 5 kilos de café et 10 de sucre.

Le régime quotidien qu'il a établi ne laisse rien à désirer : le matin, café au lait ; déjeuner, 2 plats, du pain, du vin et du dessert ; dîner, 2 plats et du vin. Le menu est varié tous les jours et on veille à ce que la nourriture soit saine. L'alimentation du bétail est fournie par l'Intendance militaire, ainsi que le pain de tous les miliciens. L'alimentation du personnel par le Comité Central des Milices (section de ravitaillement) ; pour les articles que celui-ci ne détient pas, on se les procure en les achetant. Des ateliers de couture et de lavage mécanique desservent la caserne, ainsi qu'un coiffeur gratuit.

(Lire la suite page 2, 3^e colonne)

LA DÉFENSE PASSIVE

Un Mensonge

Les Jeunes veulent vivre

Nous avions, dans notre dernier numéro, alerté tous nos camarades en vue des exercices de défense passive. Bien entendu, non pas pour leur demander de collaborer et de faciliter ces expériences, mais, au contraire, pour manifester leur opposition irréductible à tout ce qui prépare la guerre impérialiste.

Nous sans difficulté nos groupes avaient placardé sur tous les murs de Paris notre appel : Les Jeunes Socialistes appellent tous les travailleurs à manifester contre la défense passive qui n'est qu'un mensonge pour les préparer à la guerre et à la mort. Le vendredi soir, avant l'alerte, des milliers et des milliers de tracts que nous avions signés en commun avec d'autres organisations, étaient diffusés.

21 h. 30 : Nous ne voulons pas décrire en termes pathétiques comme toute la presse s'est accordée pour le faire, tout ce que cette heure de « répétition » a pu contenir de tragique.

Elle nous a montré combien notre lutte est nécessaire pour amener tous les travailleurs à la compréhension totale de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Des milliers et des milliers de travailleurs semblaient assister à cette pénible comédie en amateurs, en spectateurs satisfaits. Comme c'est drôle de voir Paris sans lumière, comme c'est nouveau ce bruit de sirènes, comme sont bien imités ces lirs de mitrailleuses et cet incendie de l'Odéon et tous ces faux morts ! Ça vaut vraiment le plus beau des spectacles du Châtelet. Et comme l'annonçait en lettres de plusieurs centimètres un journal ouvrier (hélas!) : Alerte sur Paris ! Mais ce n'est qu'une répétition.

Répétition ! Lorsque l'on « répète », c'est dans l'intention de jouer un jour « pour de vrai ». Vendredi soir, on jouait à la guerre « pour de rire ». Demain ! ce sera autre chose.

Pendant que les badauds goûtaient cette comédie et même la priaient au sérieux, aux quatre coins de Paris nous poursuivions notre agitation. Ce n'était pas pour nous une vaine plaisanterie, mais il fallait prouver à tous les travailleurs que nous ne sommes pas prêts à accepter la soumission à la guerre et à tous les mensonges qui la préparent.

Mensonge, oui ! Et nous pouvons invoquer d'abord les paroles de gens qui méritent d'être écoutés.

(Lire la suite page 2, 5^e colonne)

La Doctrine et l'Action

Paroles pour les jeunes

Il faut conquérir les jeunes. De l'extrême-droite à l'extrême-gauche, c'est le but que s'assignent toutes les organisations politiques.

Si le but initial est le même, le but final est différent et les moyens employés pour y parvenir portent la marque de cette différence.

Pour les organisations bourgeoises, fascistes, la jeunesse représente la grande masse de manœuvre qu'il est facile, en tenant compte de tous les instincts bestiaux de l'homme jeune et de tous les réflexes qui en découlent, d'utiliser démagogiquement pour renforcer en définitive les forces strannées du capitalisme moderne.

Pour les organisations ouvrières, révolutionnaires, la jeunesse doit représenter, au contraire, l'avenir et exprimer le grand frémissement qui précède tous les bouleversements sociaux. Pour elles, il ne doit pas s'agir d'utiliser la jeunesse, comme on use d'un instrument. La source est à la naissance du fleuve. La jeunesse est la source vivifiante de la classe ouvrière organisée. Elle est le courant gonflé d'enthousiasme et d'espoir, nullement chargé de désillusions, clair, pur, parce